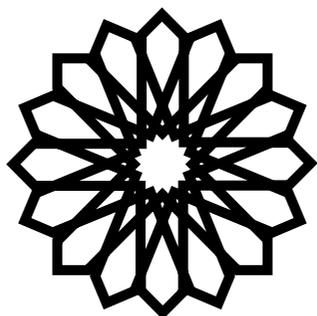


PRÉAMBULE



Appelez-moi Shahrazade.

Je passe pour l'une des plus jolies filles du pays. On dit que j'ai obtenu les faveurs du destin et que les bleus du ciel se sont glissés dans mes yeux. L'arabesque de mes longs cils me vaut la réputation du plus beau regard d'Arabie. Seuls sont autorisés à se poser sur moi les yeux habités par la beauté.

Je suis musulmane. Je ne m'embarrasse d'aucune morale. En moi coulent les flammes de la jeunesse. Je porte un corsage audacieux. Ma poitrine est tapissée de tatouages. Mes seins sont fiers de leurs audaces. Mon sexe est rasé en forme de cœur. Rien de moi ne laisse indifférent. On jure que je réveille les désirs les plus endormis. Les hommes obéissent à ma beauté et se courbent devant mes désirs. Seulement, je préfère les filles. La nature m'a faite ainsi. Je n'ai à rougir de rien. Entendez-le bien!



Je suis celle qui n'est pas encore une femme.
Je suis celle qui aurait dû être le fils.



Je n'ai promis à personne de me taire. Qu'on ne s'attende pas à ce que je garde ma langue dans ma poche. Ceci est l'histoire d'une femme. Ou plutôt l'histoire du ventre de cette femme que je m'apprête à vous raconter, sans avoir peur des mots que je vais prononcer.

Les ventres des femmes racontent des histoires qu'aucun livre n'ose raconter.

1

Ce jour-là, la rue hurlait doucement. Des lèvres malveillantes prétendaient que le ventre de cette femme était maudit. On disait qu'on lui avait jeté un sort. Et que depuis elle était possédée par un djinn. La rumeur n'a jamais la bouche sèche. Elle vous montre du doigt pour vous nuire. Les langues de vipère qui prétendent savoir ce qui se passe dans le ventre des autres disaient : « Il paraît que ce sera encore une fille. » La rumeur a pris du gras et les mauvaises paroles vinrent à ses oreilles. C'était de son ventre impardonnable dont on parlait. La femme s'habilla. Et alla frapper à la porte d'une voyante pour connaître les intentions de Dieu. La voyante lut dans les lignes de sa main et lui dit : « Il va falloir que tu sois très forte, ma sœur. »

Celle qui avait le don d'entendre les bruits du destin regarda la femme et ajouta : « On ne peut rien contre la volonté du Créateur, ma sœur. C'est le *mektoub* et personne ne peut échapper à son destin. Tout comme personne ne peut échapper au pouls de son cœur. » La voyante n'a pas voulu en dire davantage. Pourtant elle avait un pied dans

le futur et savait qu'un malheur allait arriver. Seulement le malheur est muet et grandit en silence.

Tout ça n'augurait rien de bon.

«L'enfant va mourir? demanda la femme.

– C'est bien pire que ce que tu crois, répondit la passesse d'avenir.

– Peux-tu faire quelque chose?

– Personne ne peut rien faire, ma sœur. On ne négocie pas avec le destin.»

La femme était désemparée. Elle paya. Et s'en alla.

Nous étions aux abords d'août. À son apogée, l'été caressait le pays de sa main brûlante. La chaleur coulait entre les seins des femmes. Des accidents de lumière morcelaient la ville. Les gens recherchaient une parcelle d'ombre et quelques gouttes de fraîcheur pour se protéger des épines d'un soleil sans pardon. Dans la rue, la femme rectifia son voile comme pour ajuster sa dignité. Elle marchait les yeux baissés. On chuchotait à son passage. Les bouches à bruit disent toujours ce qu'il ne faut pas. La femme savait qu'on parlait d'elle mais faisait mine de ne pas entendre ce qui se murmurait dans son dos. Quelque chose d'autre la préoccupait. Ça bougeait dans son ventre. Elle était presque à terme. Et sa vie pouvait basculer.



Quelques jours plus tard, la femme reconnut les douleurs qui précèdent la délivrance. Chaque mère le sait, la naissance d'un enfant est le plus beau jour de sa vie. C'est juste un *beau-mauvais* moment à passer. C'était la nuit du hasard et tout pouvait arriver. Les contractions étaient là. Après la perte des eaux, le travail commença. Au même moment arriva l'accoucheuse. Mais c'était trop tard. L'enfant était déjà là. Ça s'était passé très vite. Les accouchements, la femme y était habituée et n'avait besoin de personne. Son

ventre savait y faire. Elle avait passé sa vie à être enceinte et son entrejambe en avait vu d'autres. Il y avait du sang partout. La femme avait fait un vœu silencieux. Elle rêvait d'un garçon. Mais ce jour-là, il n'y eut pas de miracle. Ses prières s'étaient cognées aux Cieux sans être exaucées. Toutes les sourates envoyées à Dieu n'eurent pour réponse que le silence d'Allah. C'était bien une fille qui venait de naître. Et ce n'était pas une bonne nouvelle.

Je suis la mauvaise nouvelle.

Tout a commencé par un malentendu du hasard. La nuit m'a annoncée sans *qadib*, c'est-à-dire sans verge. Je suis née *comme ça*. Je suis *la décevante*. C'est avec une déchirure entre les cuisses que j'ai eu l'indélicatesse de venir au monde. Naître sans pénis était la pire des choses qui pouvait m'arriver. Mais c'était écrit. C'est le *mektoub*.

Je suis née fille.

Je suis du sexe de la honte.

Du côté de mon père, il n'y a eu que des mâles ; du côté de ma mère, que des *femelles*. Quinze ans séparent l'aînée de la cadette. Je suis la petite dernière. La petite vestale qu'il faudra surveiller. Je suis issue d'un ventre maudit. Frappé par le mauvais œil, ce ventre s'est soulevé sans jamais réussir à faire plier le sort. Ce ventre-là n'a engendré que des filles. Chez nous, c'est un grand malheur de ne pas avoir de garçon. Une fille est souvent le désespoir d'une famille. Pétries dans les mêmes entrailles, nous sommes huit à avoir maltraité les seins de notre mère. Sans compter les deux autres filles mort-nées qui, du *ventre-cercueil* de ma mère, s'en sont allées à la poussière éternelle. Huit vagins, c'était trop pour un seul homme. À chaque naissance, mon père disait : « L'odeur des femmes n'a rien à voir avec l'odeur des hommes. Une femme, ça pue ! » Il disait ça à cause du sang

qui coule chaque mois d'entre les jambes des femmes. Il ne supporte pas les règles, mon père. Le sang de la honte, comme il appelle ça.



Personne ne se souvient du moment de sa naissance. Moi, oui. Me revient en mémoire une première image, mon père se penchant sur mon berceau. Son regard tatoué de haine se pose sur moi. Ses yeux semblent dire : « Je te déteste ! »

Mon père demande à la sage-femme :

« C'est un garçon ? »

– C'est une fille, monsieur, lui répond-elle.

– Quel malheur !

– C'est le *mektoub*. Dieu seul apprivoise le hasard. »

Le visage de mon père prend de mauvaises couleurs. La liste des prénoms masculins qu'il a préparée dans sa tête s'efface en même temps que ses espoirs. Il a demandé un garçon au Ciel. Il a eu une fille. C'est l'offense du destin.

Mon père voulut vérifier par lui-même. Il écarta mes cuisses. Et les faits parlèrent d'eux-mêmes. Mon père ne vit pas la petite verge qu'il avait espérée toute sa vie. « Je ne vois rien ! » a-t-il dit. Et s'il ne voyait rien, c'est qu'il n'y avait rien à voir si ce n'est une petite fente rosâtre. Pour mon père, j'étais un *corps inachevé*. Le miracle ne s'était pas produit. Mon père avait attendu neuf mois pour rien. C'était une grossesse inutile.



Je suis née au son du muezzin en plein ramadan. On appelle la nuit qui m'a donné le jour *la nuit du destin*. C'est au cours de celle-ci que le Coran fut révélé au Prophète alors qu'il se rendait à la mosquée Al-Aqsa de Jérusalem avant de rejoindre le Paradis. Cette nuit-là, j'ai su que mon destin

était scellé. J'ai compris que rien ne serait facile. Et que je n'étais pas l'enfant de mon père, mais *seulement* la fille de ma mère.

Garçon, c'est une joie.

Fille, c'est une condamnation à la naissance.

Personne n'a félicité personne à ma naissance. La sage-femme a tranché mon cordon ombilical et les attentes paternelles se muèrent en désillusion. «Le Ciel a toujours le dernier mot», a dit la sage-femme en me tendant à mon père. Mais il refusa de me prendre dans ses bras. Mon premier cri fut un cri aigu de fille qui poussa mon père à se boucher les oreilles. J'avais souri en pensant qu'on pouvait bouleverser le monde avec un sourire. Je me trompais. Je ne savais pas que mon sourire resterait à jamais sans réponse.

La sage-femme a senti que les choses allaient mal tourner. Elle a quitté la pièce en disant : « *Moussiba, Ya ouili... ya ouili!* C'est un drame ! » Notre monde est fait pour les hommes et nos contrées préféreront toujours les mâles. Je crois que le ventre des hommes ne comprendra jamais celui des femmes. Mais bon, les hommes ne savent pas qu'à chaque fois que naît une fille, c'est le Beau qui advient. Une porte du Paradis s'ouvre et le sublime se produit.

Lorsque Dieu créa la femme, il fut le premier à en tomber amoureux.



Mon père ordonna de ne pas fêter ma naissance. On garda les youyous et les célébrations de joie pour une autre fois en attendant l'arrivée de ce garçon qui hante les jours et les nuits de mon père. Pour lui, les filles sont des bouches à nourrir qui ne produisent rien de bon en retour, et ne

méritent même pas le lait de leur mère. Et que, de surcroît, il faut marier un jour. On dit qu'un homme ne pleure qu'une fois dans sa vie. Mon père a pleuré à chaque accouchement. «Pourquoi Allah m'inflige-t-il un tel châtement? Quel péché ai-je commis pour n'avoir *que* des filles?» soupirait-il en insultant les ovaires de ma mère. Il pensait que Dieu le punissait. Pourquoi ce malheur s'abattait-il sur sa tête, lui que tout le monde tenait pour un bon musulman? Lui qui avait la réputation d'un homme de bien toujours prompt à nourrir quiconque frappait à sa porte. Ma mère, pleine de honte à en déborder, s'est excusée auprès de mon père: «Pardon, mon mari, d'avoir *encore* fait une fille.» Chez nous, la vie d'une fille vaut moins que celle d'un garçon. C'est pourquoi mon père a voulu m'enterrer vivante dans le désert comme le faisaient mes ancêtres dans les temps préislamiques. «Elle fera sa vie dans un cercueil», a-t-il dit, fou de rage, en me pointant du doigt.

Ainsi parla mon père.

J'ai trouvé l'hospitalité dans les bras de ma pauvre mère. Encore gluante de ma naissance, elle m'a serrée contre sa poitrine aimante et pleine de lait. Ses seins se sont soumis au devoir maternel. Mes lèvres se sont enroulées autour de son mamelon et mes mains innocentes ont pétri la chair rassurante de sa poitrine.

L'entrejambe encore en sang, ma mère se mit à genoux devant mon père. Elle embrassa ses pieds pour qu'il m'épargne. Le Coran à la main, son doux visage sillonné de larmes et la voix implorante, elle lui dit: «C'est Dieu qui l'a créée fille. Au nom du Prophète, ne la tue pas.» En entendant le mot «Prophète» mon père se ravisa. Voilà comment, par la grâce des choses, j'ai échappé à la mort.

Ma mère demanda à mon père: «Comment l'appelle-t-on?» Donner un prénom à un enfant est normalement une joie. Pas pour mon père. À ses yeux, ne pas me nommer était une façon de me rendre encore plus inexistante.

Et puis l'absence d'identité pour une fille n'est pas si grave au fond. Mon père aurait préféré que la mort m'emporte avant que l'on me baptise. Ma regrettable naissance lui fit dire : « Appelle-la comme tu veux ! Il n'y a que toi pour faire des filles. » Sitôt accueillie par la vie, sitôt rejetée par mon père. Lui, cet homme censé être le premier masculin de ma vie, n'a pas voulu procéder au rituel musulman du baptême, qui veut que le père prononce des prières dans l'oreille de l'enfant avant de procéder au sacrifice du mouton. Pour lui, je serai la « chose sans nom ».

C'est aux garçons qu'échoit l'amour du père.

Pour éviter tout conflit avec son mari et les ennuis avec la justice, ma mère chercha un prénom parmi ceux autorisés. Elle esquiva soigneusement les cinquante noms de baptême qui figurent sur la liste noire. Chez nous, il est formellement interdit aux parents d'appeler leur fille Linda ou Maya. Ces prénoms d'origine non islamique, disent les autorités, ont une consonance occidentale et sont en contradiction avec la culture de mon pays. Pire, ces prénoms sont blasphématoires. Pour me souhaiter la bienvenue dans ce monde où les femmes naissent soumises et obéissantes, ma mère m'emballota dans un linge rose et mit deux légers traits de khôl sur mes yeux pour agrandir mon regard. Cela eut pour effet d'accentuer ma féminité. Mais aussi de révéler ce que serait ma vie. Ayant toujours aimé *Les Mille et Une Nuits*, ma mère se pencha sur moi et chuchota à mon oreille : « Ton nom est donné. Tu t'appelleras Shahrzade. Et que les yeux du Ciel veillent sur toi. » Comme pour adresser sa volonté au Créateur, elle ajouta : « Puisque ton père ne veut pas de toi, tu seras la fille de Dieu. »

Ainsi fut le commencement de ma vie.



Après l'accouchement, on a cousu les bouches avec les fils du silence et la vérité s'est blottie dans un coin des mémoires. Ma mère donna mon placenta à la sage-femme, qui alla l'enterrer au pied d'un olivier. La sage-femme fit mille prières pour que la prochaine fois ce soit un garçon, *inch'Allah*. Mais les prières ne suffirent pas toujours. Et il n'y aura jamais de prochaine fois dans le ventre de ma mère. Mais ça, personne ne pouvait le prédire. Avant de s'en aller, la sage-femme, qui prétendait avoir des dons, me regarda et dit :

«Béni soit cet enfant maudit.

– Pourquoi maudit ? demanda ma mère.

– Elle n'est pas comme les autres.

– Peux-tu en dire plus ?

– Tu verras par toi-même. L'avenir sera plus bavard que moi.»

J'avais trahi les espoirs de mon père. Effondré par ma naissance, il se cloîtra dans sa chambre, au premier étage. Il n'allait même plus à la mosquée et ne voulait voir personne. Il passait ses jours et ses nuits à prier. Il n'était pas dans ses habitudes de s'enfermer comme ça. Les voisins s'inquiétaient. On pouvait tout supposer et on supposait tout. Les imaginations s'enflammaient et les versions étaient nombreuses et contradictoires. Dans le quartier, certains prétendaient qu'il était mourant. Il s'en trouvait pour dire qu'il était déjà dans l'au-delà et que son décès était tenu secret. D'autres le pleuraient avant l'heure. Ma mère, elle, ne parlait pas ; et n'osait même plus sortir dans la rue. Elle gardait la vérité pour elle. Mais de quelle vérité s'agissait-il ? Ça, personne ne pouvait le dire. Une chose était sûre : à part ma malheureuse naissance, il s'était passé autre chose. Mais quoi ?

Quelque chose de grave.

Ça, c'est certain.

2

Mon père est boucher.
Ma mère est la femme du boucher.
Je suis la fille du boucher.

Je suis issue d'une histoire sans amour. On m'allaita jusqu'à mes deux ans, puis le lait maternel me fut refusé comme l'exige la loi chez nous. «C'est pour le bien de l'enfant!» dit-on. C'est écrit dans nos Textes.



J'ai vu ce que je n'aurais jamais dû voir. J'ai entendu ce que je n'aurais jamais dû entendre. J'ai connu le mensonge et la honte. J'ai vu mes sœurs arabes maltraitées et leur sang couler devant mes yeux impuissants. On a voulu me forcer à faire ce que je ne voulais pas faire. On m'a dit de me taire. Et on m'a appris à respecter la peur.



Aujourd'hui j'ai dix ans et mon père m'a dit : «Tu ressembles à une putain!» Je croyais qu'il n'était pas là. Je ne faisais rien de mal. Rien, si ce n'est ce que font les filles de mon âge. En vérité, je m'exerçais à être femme. Ma chambre n'était pas fermée à clé. Là où je suis, on ne ferme pas les portes. On ne toque pas non plus. On pousse et on entre. Toute femme a droit à son intimité, sauf chez nous. Ici, on nous soupçonne. Pourquoi t'enfermer ? Pourquoi te cacher ? Qu'as-tu à dissimuler ? «Il ne faut jamais laisser les intentions des femmes sans surveillance», dit mon père. Il a des idées sales dans la tête. Il pense toujours à mal. C'est pourquoi il a enlevé toutes les serrures de ce que j'appelle «portes» mais qui n'en sont pas. Elles ont été remplacées par des rideaux. Chez nous, on prend un malin plaisir à vous prendre sur le fait. Il faut toujours être aux aguets et dresser l'oreille pour que l'on ne vous surprenne pas.

Et justement, il m'a surprise. La nuit était annoncée. J'étais devant mon miroir. J'avais épilé mes sourcils et flatté mes yeux d'un trait de khôl pour que mon regard ne soit pas trop nu. Pour me faire une bouche de femme, j'avais posé du rouge sur mes lèvres et rendu jolies mes mains en mettant du vernis sur mes ongles. J'observais mon corps en préparation. Je regardais la femme en train d'éclorre en moi. Ma poitrine de jeune fille était là. J'attendais que mes seins mûrissent. J'assistais à leur floraison, mais pour l'instant ils n'étaient que de timides bourgeons.

D'un coup la porte s'est ouverte et j'ai entendu la voix de mon père : «Qu'as-tu fait de ton honneur?» Toujours prêt à faire irruption dans mon intimité, il avait surgi sans que rien n'en eût décelé l'approche. J'ai senti son regard s'enfoncer dans mon dos. Je me suis tournée et il m'a vue telle que j'étais. Le mauvais sang n'a fait qu'un tour dans sa tête et le rouge lui est monté aux joues. Ses yeux sont devenus

comme deux gouttes de colère. J'avais les mains moites et mes jambes tremblaient. Jugeant sans doute que j'avais l'obscénité précoce, il m'a regardée comme un religieux regarde une mécréante. Comme s'il venait de voir Satan, il a mis ses mains en abat-jour devant ses yeux. Et c'est là qu'il m'a dit : «Tu ressembles à une putain ! Le maquillage éloigne de Dieu et fait naître de mauvaises pulsions. Le péché n'a pas sa place dans cette maison.» Ainsi donc, mettre un peu de rouge sur les lèvres d'une jeune fille réveillerait les démons ? En quoi avais-je été trop loin ? En quoi un peu de vernis sur les ongles ferait de moi une dévergondée qui lève la cuisse facilement ?

Je ne suis pas une putain.

Ça non !

Avant de s'en aller, mon père a ajouté : «Tu finiras avec les filles de la rue. Espèce de souillon !» Il m'a dit ça tel que je vous le dis. Puis il est parti. Enfin le calme. Pas pour longtemps. Je l'ai entendu crier dans la cuisine, l'insulte à la bouche : «Si je la revois comme ça, cette pute, je la tue ! Je le jure sur Allah.» D'après lui, je jetais le trouble sur la famille et déshonorais nos ancêtres bien-aimés. Le rouge à lèvres, c'est péché !

Ma mère a fait celle qui n'avait pas entendu. J'ai prié pour que mon père ne revienne plus. Mais le Ciel n'entend que ce qu'il veut entendre. Mon père est ressorti de la cuisine, un couteau à la main. Il a vu mes yeux rougis et enflés de larmes. L'allongé de son bras promettait les coups à venir. Avec mes mains, je me suis protégé la tête. Plus je grandissais, moins j'étais la fille de mon père. Plus le temps passait, plus je comprenais que je ne le serais jamais. Je suis la fille d'un homme qui n'a jamais aimé sa fille.

Pour me ramener dans le droit chemin, moi qui étais tombée dans le péché, mon père m'ordonna d'aller me laver le visage avant que Dieu sévisse. Il orienta le couteau

vers moi et approcha la pointe tellement près que je crus que la lame s'était mise à parler.

«Ce n'est pas la maison du péché, ici ! hurla-t-il. Ramasse ta pudeur et va faire tes ablutions !

– Pitié, père. Je ne recommencerai plus jamais.

– Nous ne sommes pas en Occident, ici !

– Nous sommes en Terre sainte d'islam, père.

– Ici, nous naissons musulmans. Nous vivons musulmans et nous mourons musulmans. Alors prie pour qu'Allah te pardonne.»

Me pardonner quoi ? Le rouge à lèvres ? Il n'y a vraiment pas de quoi fouetter une femme, même si dans mon pays on en a l'habitude. Je voulais être belle, c'est tout. Belle comme Ayesha, mon amie d'école. À quinze ans, elle est d'une beauté à couper le souffle. Elle ne craint personne et marche dans la rue avec arrogance. Elle porte sa liberté comme une provocation. Ayesha ne s'est jamais souciée des principes moraux. Bref, ce jour-là, je voulais faire comme elle. Je m'étais verni les ongles. Il n'y a pas de mal à ça. Sauf pour mon père, qui soupçonnait dans mon maquillage les premiers signes d'insoumission et de révolte. Ses grosses mains de boucher promettaient le pire. Alors j'ai obéi. J'ai pris du dissolvant pour retirer le vernis de mes ongles. J'ai fait disparaître le rouge de mes lèvres. J'ai effacé de mon visage les couleurs coupables. Pour me montrer propre dans le regard de Dieu, j'ai fait mes ablutions. Je me suis lavé le visage et les pieds. Je me suis assise sur le bidet pour nettoyer mes parties intimes. J'ai tordu ma longue chevelure pour égoutter l'eau et j'ai enveloppé mes cheveux dans un voile de soie moirée. Sous l'œil céleste, j'ai fait ma prière.



Je pourrais en dire davantage sur mon intimité, mais c'est trop tôt. Je ne veux pas m'égarer. J'y reviendrai et me dévoilerai

sans pudeur. J'en fais le serment. Pour le moment, ce que je peux dire, c'est que mon père ne sait pas tout. Et heureusement ! Il n'y a pas que de l'insoumission en moi. C'est pire que ça. Si mon père m'avait surprise en train de faire ce que je faisais quelques minutes avant son irruption, il m'aurait tuée. J'étais à l'âge où les filles fouillent dans leur corps pour en découvrir chaque parcelle. Des poils commençaient à apparaître sous mes aisselles et sur mon pubis. J'étais précoce. Entre vous et moi, j'avais posé un miroir par terre. Sur ce miroir, je m'étais accroupie et j'avais écarté mes jambes. J'ai vu les jardins du Paradis. Que celle qui ne s'est jamais regardée d'en bas me jette la première pierre. J'ai regardé mon sexe s'ouvrir. La blessure de la honte, comme ils disent. Je cherchais à quel endroit était cette honte. Je n'ai rien trouvé qui fasse rougir. Je n'ai vu entre mes jambes qu'une merveilleuse rose avec deux pétales. Le miroir, mon complice, est discret. Il oubliera ce qu'il a vu. Mais moi, je n'oublierai jamais que mon père m'a traitée de putain. Aurait-il dit quelque chose si j'avais été un garçon ? S'il croit que je suis une fille qui montre sa culotte au premier venu, il se trompe. S'il croit que je suis une fille de la rue, il se trompe aussi.

Je ne laisserai plus jamais personne dire que je suis une putain.